

MÉDARD,
FILS DE GROS-JEAN,
PARODIE
D'OSCAR,
FILS D'OSSIAN,
EN DEUX ACTES, PROSE ET VAUDEVILLES.

Par les Citoyens ARMAND GOUFFÉ
et ROUHIER-DESCHAMPS.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de la Cité, le 5 Messidor,
(23 Juillet, *Vieux Style*) an IV^e. de la
République Française.

A P A R I S.

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les Galeries
du Théâtre de la République, à côté du
Passage vitré.

1 7 9 6.

PERSONNAGES.


ARTISTES.

MÉDARD,	}	Citoyen Brunet
TIMIDE,		<i>amis intimes.</i>
PAMPHILE,	}	Citoyen Tiercelin.
PAUL,		<i>amis de Médard et de Timide.</i>
MALIVA,	<i>femme de Timide,</i>	Citoyenne Julie.
FANFAN,	<i>son fils,</i>	Citoyen Percheron.
UN JOUEUR,	. . .	Citoyen Hypolite.

La Scène au premier Acte chez MALIVA.

Au deuxième Acte dans un Cimetière.

Nous, soussignés, déclarons avoir cédé à la cit. TOUBON ; les droits d'imprimer et de vendre MÉDARD, FILS DE GROSJEAN, *Parodie* d'OSCAR, FILS D'OSSIAN, en deux actes, prose et vaudevilles ; nous réservant nos droits d'auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les théâtres de la république. Paris, ce 1 fractidor an IV. de la République française. *Signés*, ARMAND GOUFFÉ et ROUHIER-DESCHAMPS.



MÉDARD,
FILS DE GROS-JEAN,
PARODIE
D'OSCAR,
FILS D'OSSIAN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MALIVA, seule.

*Au lever de la toile elle est occupée à regarder
par la fenêtre.*

Air : Avec Iseulte et les Amours.

HÉLAS ! Médard ne revient pas,
Envain l'amitié le rappelle ;
Timide est loin de ces climats,
Envain l'amour l'appelle, hélas !
Loin de moi qui retient leurs pas ?
S'ils tardent, serai-je encor belle ?
Ils ne reviennent point, hélas !
Pourrai-je bien rester fidèle ?

A ij

Timide, mon époux... Médard, son ami... Fanfan, notre fils... aucun ne reparait... Fanfan, mon cher Fanfan! .. Il n'était pas plus haut que cela quand il plut à son père de l'emmener... Il doit être bien grand!... Ah! j'ai dans l'idée qu'ils sont tous morts, et cela n'est pas plaisant. (*Elle retourne à la fenêtre.*)

S C È N E I I.

P A U L , M A L I V A.

P A U L.

QUAND je vous ai quittée vous étiez à cette fenêtre... J'arrive, et je vous retrouve encore à cette fenêtre.

M A L I V A.

Air : Toujours seule, disait Nina.

Cette fenêtre, mon ami,
 Donne sur la rivière;
 A voir arriver mon mari,
 Je serai la première.
 S'il doit revenir en bateau,
 Ou s'il est englouti dans l'eau,
 S'il vit encor,
 Ou s'il est mort,
 Son épouse le verra

Là.

P A U L.

Que voulez-vous dire, mort?... Vous avez des idées qui ne sont pas couleur de rose.

M A L I V A.

Je le sais bien.

FILS DE GROS-JEAN.

P A U L.

Air : *De la Croisée.*

Avez-vous fait pendant la nuit
Quelque rêve désagréable ?

M A L I V A.

Je ne rêve pas souvent.

P A U L.

Avez-vous entendu le bruit
De quelque spectre épouvantable ?

M A L I V A.

Est-ce que j'y crois ?

P A U L.

Ou bien vos dogues en courroux
Ont-ils heurlé dans la prairie ?

M A L I V A.

Ils sont trop bien élevés pour cela.

P A U L.

Eh bien, en ce cas, votre époux
Doit être encore en vie.

M A L I V A.

Belle conséquence !

P A U L.

Si du moins le brave Médard était ici, il prendrait
part à la fête que l'on va célébrer, en mémoire du prix
qu'il remporta à la joute, il y a.... Combien y
a-t-il donc ?

M A L I V A.

Le tems n'y fait rien... Ah ! si Fanfan était ici,
c'est lui qui s'amuserait bien.

A iv

M É D A R D .

Air : Des simples jeux de son enfance ,

Des simples jeux de son enfance
 Qu'il doit regretter les attrait !
 Mais , Paul , c'est en vain que j'y pense ,
 Je ne le reverai jamais.
 Vous savez combien j'étais fière
 D'avoir un enfant si joli.

Et cela n'est pas étonnant ; il me rappelait les deux personnes que j'aimais le mieux au monde ; car...

Il avait les traits de son père ,
 Et quelques-uns de notre ami.

Le ciel me punit , en me l'enlevant , d'un mouvement de vanité bien naturel , et qui , dans le fond , ne fait de mal à personne : ô ! mon fils... mourir si jeune... car il n'a pas encore... Quel âge a-t-il donc ?

P A U L .

Eh ! madame , l'âge n'y fait rien.

M A L I V A .

Ah ! c'est que , dans le malheur , il n'est pas de circonstance , quelque indifférente qu'elle paraisse , qui ne porte un intérêt si touchant ! ... Par exemple , en parlant de Médard , vous m'avez rappelé des souvenirs bien chers... Mille services rendus si à propos et avec tant de délicatesse !

Air : Il fait le mort.

Qui du conjugal tête à tête
 Nous sauvait l'ennui ?... c'est Médard.
 Timide allait-il à la fête ,
 Qui venait m'amuser ?... Médard.

FILS DE GROS-JEAN. 7

Quelqu'un nous cherchait-il querelle,
Qui nous vengeait? ... c'était Médard.
Qui me disait que j'étais belle,
Mon mari?... non... c'était Médard.

Même air.

Il n'est pas une catastrophe
Dont ne nous ait sauvés Médard.
Peu d'amis sont de cette étoffe;
Il n'en est point comme Médard.
Qui nous sauva de l'indigence?
Vous le savez... ce fut Médard.
Qui chez nous fixe l'abondance?
C'est Médard, et toujours Médard :
Oui, c'est Médard... toujours Médard.

Aussi la médisance ne m'a-t-elle pas épargnée.

P A U L , à part.

C'est vrai.

M A L I V A .

Et quand mon mari fut forcé de se soustraire à nos
coquins de créanciers... vous vous souvenez de l'état
où j'étais; ... car assurément, je n'ai rien négligé de
tout ce qu'une femme affligée se doit en pareil cas.
Je ne recevais personne... Que serais-je devenue sans
Médard?

P A U L .

Il est vrai qu'il ne vous quittait pas; et, comme
vous le disiez tout à l'heure, on en parlait un peu.

M A L I V A .

Une femme d'esprit se met au-dessus des propos.

MÉDARD,

Air : *Jeunes amans cueillez des fleurs*

Je pleurais, je voulais mourir....

Et je n'en avais nulle envie.

Qui me contraignit à souffrir

Le fardeau pesant de la vie?

Qui me peignit avec tant d'art

L'inutilité de mes larmes?

Hé bien, ce fut encor Médard!

Et la vie eut pour moi des charmes.

Enfin, il mit le comble à tout ce qu'il avait fait pour moi, lorsqu'après avoir acquitté nos dettes, il partit, à ma prière, pour courir après mon mari dont je ne recevais aucune nouvelle... On n'oublie pas ces choses-là... Aussi Médard est toujours présent à ma pensée. Et, mais... Paul, Paul.

P A U L.

Eh! bien, Madame?

M A L I V A.

Voyez... mais regardez donc... C'est un homme...

P A U L.

De connaissance?

M A L I V A.

Sûrement... Car nos chiens, au lieu d'aboyer comme de coutume, le caressent à qui mieux mieux.

P A U L.

C'est quelque braconnier.

M A L I V A.

Ah! mon Dieu... Paul... Plus il approche... et plus... Le voici... C'est... Non... Oui... C'est...

P A U L, *le voyant entrer, dit avec transport.*

Médard, fils de Gros-Jean. (*Attitude de surprise.*)

SCÈNE III.

MÉDARD, MALIVA, PAUL.

MÉDARD.

DAM' ... vous voyez, me v'là .. Mais quand vous n'auriez pas mêlé dans vos exclamations le nom de mon père, mort il y a dix ans, je n'en serais pas moins Médard, l'ami de mon ami Timide ; et l'humble serviteur de la belle Maliva.

MALIVA.

C'est vrai ; mais votre nom est si commun, qu'on est obligé de vous distinguer par celui de votre père.

MÉDARD.

Ah ! ah !

MALIVA.

Il est bientôt tems de vous demander comment vous vous portez.

MÉDARD.

Bien... à ce que je crois.

PAUL.

C'est-à-dire, que vous n'en êtes pas sûr.

MALIVA.

Je n'ose vous interroger... Vous ne dites rien... Vous êtes pâle... Vous avez l'air triste... Ah ! mon mari est mort.

MÉDARD.

Bon !

PAUL.

Mais répondez donc plus cathégoriquement que cela.

M É D A R D,

M É D A R D.

Air : *Du boudoir d'Aspasie.*

Pour refaire un peu ma poitrine,
J'aurais besoin de boire un coup;

Outre que cela me rafraîchira, cela me donnera des
moyens, et il me faut des moyens.

Car aujourd'hui, moi, j'imagine
Qu'il me faudra crier beaucoup.

J'ai fait un chemin de diable, et l'on n'a pas la poli-
tesse de me présenter seulement un fauteuil.

M A L I V A.

Même air.

Qui, moi, de la cérémonie,
Avec l'ami de mon époux?
A quoi bon cela, je vous prie?
N'êtes-vous pas ici chez vous?

M É D A R D.

Vous êtes bien honnête. (*Après avoir bu.*) Ben
obligé : j'avais besoin de ça.

M A L I V A.

Parlons raison, maintenant.

M É D A R D.

Volontiers.

PAUL (*va s'asseoir de l'autre côté du théâtre.*)

Cette conversation ne me regarde pas. Lisons le
journal dans un coin.

M A L I V A.

Vous venez de courir après mon mari, eh ! bien,
l'avez-vous trouvé ?

FILS DE GROS-JEAN. fi

M É D A R D.

Ma foi, non ; et je n'en suis pas fâché.

M A L I V A.

Ni moi, non plus ... puisque je vous revois.

M É D A R D.

Mais que signifie ce singulier accoutrement ?

M A L I V A.

Air : Réveillez-vous belle endormie.

Cher Médard , j'avais l'espérance
De recouvrer votre amitié ;
Et de mon époux , par prudence ,
Je n'ai pris le deuil qu'à moitié.

M É D A R D.

Fort bien ; mais je vais repartir.

M A L I V A.

J'espère que non.

M É D A R D.

J'espère que si ; car c'est indispensable.

M A L I V A.

Ah ! je vois ce que c'est ... Vous me retrouvez
aussi triste , et beaucoup moins jolie que lorsque vous
me quittâtes. Vous craignez d'être obligé de vous
consoler ... comme vous me consoliez alors... Ah !
oui, oui.

Air : Ce fut par la faute du sort

L'excès de mes longues douleurs
Allarme votre patience :
Vous ne voulez plus voir les pleurs
Que je verse en votre présence.

M É D A R D.

Ah ! désormais , mon faible cœur ,
 Ne s'attache plus à personne ;
 On sent doublement le malheur
 Quand l'amitié nous abandonne.

M É D A R D.

Vous n'y êtes pas.

M A L I V A.

Expliquez-vous donc.

M É D A R D.

Vous le voulez ?

M A L I V A.

Oui.

M É D A R D.

Vous le voulez , n'est-ce pas ! . . . eh ! bien écoutez.

Air : Colin disait à Lise un jour

Oui , Madame , je vais partir
 Et m'éloigner de ce rivage.
 Je vais m'amuser à gémir
 Dans quelque désert bien sauvage.
 Oui , j'è vais gémir . . .
 Oui , je vais partir.
 N'en demandez pas davantage.

M A L I V A.

Même air.

Monsieur , on ne m'abuse point
 Avec ce captieux langage :
 Répondez-moi sur un seul point :
 Qui vous fait quitter ce rivage ?
 Est-ce l'amour ?

M É D A R D.

Non.

M A L I V A.

L'intérêt ?

M É D A R D.

Fi donc !

Tenez. Madame, vous m'interrogeriez d'ici à demain, que...

Vous n'en sauriez pas davantage.

M A L I V A.

Ça n'est pas bien sûr ; en tout cas, vous étiez plus poli que cela autrefois.

M É D A R D.

Il n'y a politesse qui tienne ; je veux absolument retrouver votre mari.

M A L I V A.

Ce n'était donc pas la peine de revenir.

M É D A R D.

La réflexion est juste.

M A L I V A.

Ne vous occupez plus de mon époux... Il est probablement perdu.. C'est une affaire finie ; ainsi, mon cher Médard, abandonnez la vie errante ; après tout ce qui nous arrive, il est inutile de vous l'observer.

« Vous voilà sans ami, comme moi sans époux,

» Je vous suis nécessaire et j'ai besoin de vous.

M É D A R D.

Pourquoi faire ?

M É D A R D .

M A L I V A .

Je vous le demande.

M É D A R D .

Ah ! mon Dieu , qu'est-ce que j'entends ?

M A L I V A .

Le prélude d'une fête.

M É D A R D .

Une fête !

M A L I V A .

En votre honneur. On ne vous oublie pas , comme
vous voyez.

S C È N E I V .

MÉDARD , MALIVA , PAUL , JOUTEURS .

CHŒUR DES JOUTEURS .

Air de Lucile : *A la fête que l'amour apprête.*

A la fête ,

Qu'ici l'on apprête ,

Le brave Médard

Voudra-t-il prendre part ?

A la fête

Qu'ici l'on apprête ,

Vous nous verrez tous

Aussi joyeux que vous.

M É D A R D .

C'est beaucoup dire ,

Quand je soupire.

Vous allez donc soupirer avec moi ?

CHŒUR.

Non, ma foi,
Nous aimons mieux rire.

MÉDARD.

En ce cas, riez sans moi.

D'ailleurs, à quoi bon faire tant de bruit pour une fête qui ne se donnera pas.

UN JOUEUR.

Qui ne se donnera pas ?

MÉDARD.

J'en suis sûr... Nous avons bien d'autres pois à lier..

UN JOUEUR.

*Couplet ajouté pour la 1^{ère} Représentation, qui se trouva
la veille de la Saint-Jean.*

Air: Vous me l'avez dit, souvenez-vous en.

C'est aujourd'hui la Saint-Jean,
Vous êtes fils de Gros-Jean.
Or, du vivant de Gros-Jean,
Le jour de Saint-Jean,
On fêtait Gros-Jean :
Et l'on veut à la Saint-Jean
Fêter le fils de Gros-Jean.

MÉDARD.

Mais à propos, dites-moi donc, qui diable a pu vous apprendre mon arrivée ?

UN JOUEUR.

Nous l'avons devinée.

MÉDARD,

MÉDARD.

A la bonne heure. Car je suis entré par la p'ûte rue,
et je n'ai rencontré personne.

LE JOU TEUR.

Nous n'en savons pas davantage.

MÉDARD.

Cela suffit. Bon soir.

LE JOU TEUR.

Adieu.

SCÈNE V.

MÉDARD, MALIVA, PAUL.

MÉDARD.

O H! - çà, j'ai dit tant de fois que j'allais partir. Et
que je pars.

MALIVA

Vous voulez donc mourir aussi. Quelle situation
est la mienne!

Epoux, enfant, ami, . . . « de ce sang déplorable,

» Je péris la dernière et la plus misérable »,

PAUL.

Eh! mon Dieu, vous vous trompez : ce vers, qui
appartient à Racine, n'est sûrement pas dans votre
rôle.

MALIVA.

Vous croyez . . . Ah! ma tête.

PAUL.

FILS DE GROS-JEAN.

P A U L.

Vous ne la perdez pas toujours.

M A L I V A.

Ma mémoire ! . . . Je crois pourtant que m'y voilà !

« Abandonnée de la nature entière ,

» Plus malheureuse , hélas ! je peris la dernière. .

P A U L.

C'est toujours la même pensée ; mais avec des variations.

M É D A R D.

Pour la centième fois , adieu.

M A L I V A.

Demeurez.

P A U L.

Air : *Voilà , mon cousin , l'allure.*

As-tu quelque souci ,

Mon ami ,

Qui te déchire l'ame ?

Pour le voir adouci ,

Mon ami ,

Fais-en part à Madame ,

Mon ami ;

Car , rien n'est plus propre à charmer le souci ,

Que la pitié d'une femme.

M É D A R D.

Je vois bien qu'il faut finir par vous dire de quoi il s'agit question,

Air : *Des Insulaires , ou de la Catacoud.*

Avez-vous vu l'oiseau sauvage

Saisir un passereau dans l'air ?

B

M É D A R D.

Avez-vous vu quelque nuage
Fendu par le rapide éclair !
Avez-vous vu sur le rivage ,
Quand il vente . . . battre la mer ?

Eh ! bien , vos yeux ,
Vos grands yeux bleux ,

Fendent mon cœur , le battent encor mieux ,
C'est-à-dire , sans étalage ,
Que de vous je suis amoureux.

M A L I V A.

Amoureux !

Air : *Vaudeville de l'Isle des Femmes.*

Comment ! c'est pour cette raison
Que vous nous mettez dans la peine ?
Et que vous quittez la maison ,
Pour courir les monts et la plaine ?

P A U L.

C'est partir sans aucun besoin ;
Appellez Madame à votre aide.
Faut-il vous en aller si loin ,
Lorsque si près est le remède ?

M A L I V A.

Je conviens que cela serait plus facile , plus raisonnable peut-être ; et si mon époux était réellement mort...

M É D A R D.

Si ce n'est que cela , vous pouvez être tranquille...
S'il vit encore et qu'il revienne ici , je suis homme
à le tuer , moi.

M A L I V A , *apercevant sans nom.*

Comment ! on vient nous interrompre au milieu d'une
conversation qui allait devenir si intéressante.

S C È N E V I.

LE JOU TEUR *et les Acteurs precedens.*

LE JOU TEUR.

C'EST encor moi.

M É D A R D.

Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas de fête.

LE JOU TEUR.

Il n'est plus question de la fête ; je viens pour faire le récit... Comme il n'est pas long, je m'en suis chargé... afin d'économiser les personnages.

M A L I V A.

Sachons donc enfin ce que c'est.

LE JOU TEUR.

Air : *En quatre mots.*

Dès que le coche en ces lieux arriva....

M A L I V A.

Un moment... Quel coche ?

LE JOU TEUR.

Le coche d'Auxerre.

M A L I V A.

Poursuivez.

LE JOU TEUR.

Je ne sais pas où j'en suis.

M É D A R D.

Eh bien, recommencez.

LE JOU TEUR.

C'est le plus court. (*Il reprend.*)

M È D A R D .

Dès que le coche en ces lieux arriva,
 Dans les flots un homme est tombé....

C'était votre mari.

M A L I V A .

Mon mari ! Dieu !

P A U L .

Juste Dieu !

M È D A R D

Grand Dieu !

L E J O U T E U R .

Ce contre-tems vous étonne !

A la clarté de la lune,

Qui brillait déjà,

Chacun l'a vu par la vague entraîné

Revenir près d'ici,

Mourir au bord de l'eau

Ce fait est vrai : car on l'a vu

Comme je vous vois là.

M A L I V A .

Ah ! je respire. . . . De quel poids mon cœur est
 soulagé !

M È D A R D .

Et ma délicatesse donc , la voilà bien à son aise.

L E J O U T E U R .

Air : *Rantanplan tirelire.*

Votre époux en expirant ,

Sentant .

Approcher son dernier instant ,

A fait un bon testament

Passé devant notaire.

T O U S .

Passé devant notaire !

FILS DE GROS-JEAN. 27

LE JOUEUR.

Il s'en est justement trouvé un dans le coche, il lui
a donc été facile de déclarer ses dernières volontés.

Pardevant le notaire,
Et portant qu'il faut faire,
En prenant tout bonnement
Médard pour époux à l'instant ;
Qu'en cet ami promptement
Votre fils trouve un père.

MALIVA.

Ah ! je reconnais bien là mon pauvre Timide...
Il pense à tout ; mais Fanfan, mon fils ?

LE JOUEUR.

Par ce que je viens de dire, Madame, vous devez
voir clairement qu'il vit. (*Il sort.*)

SCENE VII.

MALIVA, PAUL, MÉDARD.

MALIVA.

IL vit !... (*A Médard.*) Vous ne partirez pas.

MÉDARD.

Oh ! pour à présent, non.

MALIVA.

Tous les biens m'arrivent à la fois.

Air : *Des Dettes.*

J'attendais un fils, un mari,
L'un des deux en route a péri,
C'est ce qui me désole.

Mais un époux est à présent
Plutôt remplacé qu'un enfant,
C'est ce qui me console.

B iij

M É D A R D ,

M É D A R D .

Maliva, cette réflexion me conduit tout naturellement à vous rappeler le testament de votre époux... Il est bien digne de son amitié... Mais ne croyez pas que je sois capable d'en abuser... Non, je ne veux vous devoir qu'à vous : je vous adore... et...

Air : *Sans un petit brin d'amour*

C'est un petit brin d'amour

Que je vous demande en retour ;

Sans un petit brin d'amour

Je parts, et dès ce jour.

Qui ! moi ! ... j'irai joindre à ma main brûlante

Main froide et qui me gélera,

Cœur tout de feu, contre ame indifférente,

Marbre et brasier... Non, Maliva,

C'est un petit brin d'amour, etc.

Vous ne dites mot... Vous baissez les yeux... Ce petit compliment-la mérite cependant bien une réponse.

M A L I V A , *en minaudant.*

Air : *On nous dit que dans le mariage*

Mon Dieu, je ne sais que vous dire,

Nous devons aller pas à pas ;

Femme qui se tait et soupire,

S'explique assez en pareil cas.

Mais, Mais, si je parlais,

Je me compromettrais.

Quoiqu'il en soit, Monsieur, j'espère,

Que de mon fils, vous deviendrez le père.

M É D A R D .

Achevez.

M A L I V A .

Vous n'êtes pas encore content ?

FILS DE GROS-JEAN.

23

M É D A R D.

Je voudrais quelque chose de plus positif.

M A L I V A.

Comme vous y allez !... Un petit moment.

Air : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

je ne vous dirai pas j'aime,

Vous en seriez trop surpris.

Retarder ce doux mot j'aime,

C'est en augmenter le prix.

Moi, vous dire aujourd'hui j'aime...

Oh ! non, j'ai trop de pudeur.

Mais demain, ce doux mot j'aime,

Sera l'accent du bonheur.

P A U L.

C'est ça. Il ne reste plus qu'à prévenir le notaire et je m'en charge. Il est, je crois fort inutile de lui donner la peine de paraître, pour ne faire qu'entrer et sortir. Quand voulez-vous signer le contrat ?

M A L I V A.

Demain.

P A U L.

C'est dit. La Commère ne me paraît pas disposée à garder long-tems le veuvage.

Air : *Ah ! quel plaisir.*

Cette petite Maliva

Mon Dieu, comme elle y va :

Le veuvage est un triste sort ;

Mais voyez sa prudence

De remplacer le mort

Elle a pris soin d'avance. (*On frappe.*)

B iv.

SCÈNE VIII.

MÉDARD, MALIVA, PAMPHILE.

MÉDARD.

QUI va là!

PAMPHILE.

Ouvrez, c'est Pamphile, votre ancien ami.

MÉDARD, ouvre.

Pamphile... embrasse-moi... que je suis charmé
de te revoir!

MALIVA.

Et moi, donc! Ce bon Pamphile!

PAMPHILE.

Ah! dame, vous ne m'appellerez pas oiseau de mau-
vais augure... Réjouissez-vous, Maliva... votre mari,
retenu à Dijon pour dettes, a trouvé moyen de s'é-
chapper. Il arrive.

MALIVA.

Mais le coche n'a-t-il pas chaviré?

PAMPHILE.

Oui: mais cela n'y fait rien.

Air: *Ah! le bel Oiseau,*

Votre mari n'est pas mort,

MALIVA.

Ah! bon Dieu, quelle nouvelle!

PAMPHILE.

On l'a trouvé sur le port,

Le cœur lui battait encor.

Il m'a reconnu d'abord.

MALIVA.

O fortune trop cruelle !

MÉDARD.

Maliva , quel triste sort !

PAMPHILE,

Oui , je crois que la nouvelle

Est reçue avec transport.

MALIVA.

Ensemble. { Par son épouse fidèle.

MÉDARD.

Oui , par son ami fidèle.

PAMPHILE.

Répetons , avec transport ,

Non , Timide n'est pas mort.

Lorsque je l'ai quitté , il commençait à reprendre ses sens ; ... mais c'est qu'il a été bien mal . . . Oh ! cela n'est pas étonnant . . . Il a bu tant d'eau !

MALIVA.

Lui , qui ne l'aime guère.

PAMPHILE.

Enfin , le ciel le rend à nos vœux.

MÉDARD , *en soupirant.*

A nos vœux , comme tu dis fort bien.

MALIVA , *à part.*

Allons , il faut faire contre fortune bon cœur.

(*Elle chante tristement.*)

Air : Dans les Gardes Françaises ,

O sort ! . . . ô jour prospère !

PAMPHILE.

Dans peu vous l'allez voir.

MÉDARD.**MALIVA.**

Vous lui peindrez, j'espère,

Mes pleurs.

MÉDARD.

Mon désespoir.

PAMPHILE.

Au bruit de sa mort ?

MÉDARD.

Sans doute.

MALIVA.

Ensuite notre joie.

PAMPHILE.

En apprenant son retour à la vie... Je devine.

MÉDARD.

Assurément.

PAMPILE.*Suite de l'air.*

Aucun des deux, je pense,

N'a pas même souri.

Voilà comme l'absence

Sert un pauvre mari.

En attendant que vous soyez remis de votre saisissement, je vais rejoindre Timide, et lui faire part de l'impatience avec laquelle vous l'attendez. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.**MÉDARD, MALIVA.****MÉDARD.****MALIVA!**

Médard!

MALIVA.

MÉDARD.

Il se moque de nous.

MALIVA.

Je le crois. Nous n'avons témoigné ni transport.

MÉDARD.

Ni impatience.

MALIVA.

Mon époux est ressuscité... Il prend bien son tems!

MÉDARD.

Mon ami n'est pas mort! cela me contrarie furieusement! Que faire?

MALIVA.

Que dire?

MÉDARD.

Nous devrions peut-être aller au-devant de lui.

MALIVA.

Je n'en ai pas la force.

MÉDARD.

Ni moi le courage... Maliva!

MALIVA.

Eh! bien?

MÉDARD.

Je ne devais pas m'expliquer si-tôt; ... mais vous l'avez voulu.

MALIVA.

Je ne devais pas vous répondre si clairement; ... mais vous m'y avez forcée.

MÉDARD.

Cela prenait une si jolie tournure.

Air: *Allez-vous-en, Gens de la nôce,*

Vit-on jamais un jour de nôce

Si mal-à-propos derangé?

M É D A R D ,

M É D A R D .

Ah ! d'un retour aussi précoce ,
Me voilà comme un enragé .

M A L I V A .

Un enragé !

M É D A R D .

Un enragé !

Chargez-vous des gens de la nôce ,
De ce séjour je prends congé .

M A L I V A .

Hélas !

M É D A R D .

Hélas !

Air : D'Arlequin , Afficheur .

Je vais m'égarer dans nos bois ,
Courir dans nos rochers sauvages ,
Les échos recevront ma voix
Mêlée à la voix des orages .

M A L I V A .

Je prétends que dans nos malheurs
Un même sort toujours nous lie !
Ainsi je mêlerai mes pleurs
Aux larmes de la pluie .

(Fausse sortie .)

MALIVA ramène Médard , le regarde , lui prend la
main , et lui dit d'un ton positif .

Je ne te dis pas adieu .

M É D A R D .

Tu crois que nous nous reverrons ?

M A L I V A .

Je l'espère .

M É D A R D .

Si nous menons la barque à bon port .

FILS DE GROS-JEAN. 29

M A L I V A.

En doutes-tu ?

M É D A R D.

Je crains les longueurs.

M A L I V A.

Air : Point de sévérité pour les amours d'été.

Rassurons-nous ,

Comptons sur un sort plus doux ;

Et n'allons pas

Nous épuiser en hélas.

M É D A R D.

Maliva , franchement ,

J'ai peur.

M A L I V A.

De quoi ?

M É D A R D.

Du naufrage.

M A L I V A.

Mon ami , prudemment ,

Serrons le dénoûment.

Nous aurions bien voulu ne faire qu'un acte , mais . . .

Air : Philis demande son portrait ,

Mon cher époux , probablement

Dort à la belle étoile ;

Si l'on veut le voir un moment ,

Il faut baisser la toile.

Dans quelque bois bien ténébreux ,

Pour le revoir je saute ,

C'est blesser l'unité des lieux ,

Mais ce n'est pas ma faute.

(Ils sortent tragiquement.)

Fin du premier Acte.

A C T E I I .

*Le Théâtre représente un Cimetière, des Tombeaux
et des Cyprès.*

S C È N E P R E M I È R E .

T I M I D E , F A N F A N .

(Ils s'avancent petit à petit.)

T I M I D E .

Air : Sentir avec ardeur

DANS ce lieu plein d'horreur,
Et sans lumière,
Sur mon honneur,
J'ai peur.

F A N F A N .

Mais, qu'allons-nous faire,
Dans un cimetière ?

T I M I D E ,

Serre-tôi, sans frayeur,
Contre ton père.

F A N F A N .

Papa, d'honneur,
J'ai peur.

T I M I D E .

Fanfan, montrez donc plus de cœur :
Aux morts nous venons rendre honneur ;

Nous viendrons dans ce lieu un jour,
Comme eux dormir à notre tour :
Il faut te faire à ce séjour,

F A N F A N.

J'ai peur des revenans ;
Ah ! mon cher père,
Allons chez les vivans.

Mon papa, pourquoi n'allons-nous pas tout de suite
chez ma petite maman, ta chère Maliva, qui pleurerait
notre absence, à qui tu n'as pas écrit et qui sûrement
nous croit morts.

T I M I D E.

Mon ami, c'est parce que... parce que le mari
d'une jolie femme, absent depuis long-tems, a bien
de précautions à prendre quand il veut rentrer chez
lui... Tu sauras cela quelque jour. La meilleure
raison de la station que je fais ici, c'est que je suis
bien aise d'y souhaiter en passant un petit bon jour
à nos anciennes connaissances. (*Il salue les tombeaux.*)

Air : De la Confession.

Au sein du repos
Qui vous dérobe à la misère,
Mânes des héros,
Je viens saluer vos tombeaux.

F A N F A N.

Où trouve donc des héros, mon père,
Dans un cimetière ?

T I M I D E.

Si on en trouve ?

M É D A R D.

Là, c'est un sergent,
 Qui, sur l'honneur, toujours sévère,
 Mourut indigent.
 Et ne vola jamais d'argent.

F A N F A N.

N'est-il pas d'autres héros, mon père ?
 Réponds, sans mystère.

T I M I D E.

Là, c'est un auteur,
 De qui la verve mâle et fière,
 N'eut pas le malheur
 D'endormir un seul spectateur.

F A N F A N.

N'est-il donc pas de femmes, mon père,
 Dans ce cimetière ?

T I M I D E.

Des femmes! ... oh! que si fait.

Là, depuis vingt ans,
 Repose une prude sévère,
 Qui fuit les galans,
 Dès qu'elle eut atteint soixante ans.

F A N F A N.

N'en est-il donc pas d'autres, mon père,
 Réponds, sans mystère ?

T I M I D E.

Là, depuis dix ans,
 Sommeille la jeune Glycère,
 Qui n'eut point d'amans,
 Fut sage... et mourut à vingt ans.

F A N F A N.

FILS DE GROS-JEAN.

33

FANFAN.

Qu'est-ce donc qu'être sage, mon père ?...

TIMIDE.

Quest-ce donc ? qu'est-ce donc ?... Taisez-vous,
Fanfan; ... vos réflexions m'endorment.

FANFAN.

Et moi aussi; ... mais où se coucher ?... Ah ! tiens,
mets-moi sur cette pierre.

TIMIDE, *le plaçant sur le tombeau.*

Tu as raison.

TIMIDE.

Ah ! que c'est froid ! (*Il bâille et s'endort.*)

TIMIDE, *le regardant dormir.*

Air. Voilà la ressemblance.

Là, mon fils est endormi,

Un autre sommeille ici,

Voilà la ressemblance.

Mais mon fils doit s'éveiller,

L'autre toujours sommeiller,

Voilà la différence.

Et ce Pamphile, qui n'arrive pas; ... il a eu tout
le tems de prévenir ma femme; ... ma femme qui
aurait dû le suivre... Suffit... Chut... hem? J'entends...
le voilà... rien... oui... non... si fait.

Air: Il était une Fille

Chut, j'entends le feuillage,

S'agiter fortement...

Ah ! mon Dieu, ce n'est que le vent.

Pour cette fois-ci :-

J'aperçois un visage,

Qui me fixe d'ici...

Ce n'est pas mon ami,

C

Personne... C'est bien impatientant toujours.

MÉDARD paraît dans l'éloignement.

Qu'est-ce que j'aperçois?... Il avance... Il grandit à vue d'œil...

Air : *De la Fricassée.*

Ah! Dieu, c'est un revenant!

Quel moment!

Quel tourment!

Je tremble.

Ah! Monsieur le revenant,

Daignez m'entendre un moment...

Je ne suis pas un méchant,

Eloignez-vous promptement;

Mais, il fait un mouvement,

Il lève, ce me semble,

Un sabre bien tranchant.

Ah! Monsieur le revenant, etc.

SCÈNE II.

MÉDARD, TIMIDE.

MÉDARD.

LÈVE-TOI, je ne suis pas un revenant... je suis Médard.

TIMIDE.

C'est-à-dire, son ombre.

MÉDARD.

Je suis Médard, te dis-je... Touche-là... touche donc.

TIMIDE, hésitant.

Dame!... c'est que... (il lui prend la main.) Ah!

oui ... oui ... c'est bien toi ... me voilà tranquille...
mon cher Médard ... mon bon ami.

MÉDARD.

Des amis !... Je n'en ai plus ... Qui es-tu ?

TIMIDE.

Timide... est-ce que tu ne me connais pas ?

MÉDARD.

Timide....

TIMIDE.

Moi-même... Embrasse-moi, du moins.

MÉDARD.

Qui t'a conduit ici ?

TIMIDE.

Je n'en sais rien... Mais toi ?

MÉDARD.

Je n'en sais rien... Qu'y faisons-nous ?

TIMIDE.

Je n'en sais rien.

MÉDARD.

Ni moi non plus... Mais le sort a ses vues...

Timide.

TIMIDE.

Eh Bien ?

MÉDARD.

Il faut que tu me rendes un service.

TIMIDE.

Tu me fais trembler.

MÉDARD.

Voilà le bâton que je reçus de toi, il ne m'a point
quitté... prends et frappe... me voilà tout porté.

C ij

MÉDARD.

TIMIDE.

Ah! Médard... es-tu fou! frapper mon ami...
Et si j'allais te faire du mal!

MÉDARD.

Ah! si tu savais tout ce qui s'est passé depuis ton absence!

TIMIDE.

Je ne m'en informerai seulement pas. Un mari ne doit jamais être curieux.

MÉDARD.

Moi, je veux te le dire.

Air : *L'avez-vous vu , mon bien-aimé ,*

j'ai voulu ,

Mais je n'ai pas pu ,

Etre époux de ta femme.

L'amour vainqueur

Brûle mou cœur

D'une coupable flâme.

Où , si tu ne m'assommes pas

un jour tu t'en repentiras.

TIMIDE, *à part.*

Il a voulu ,

Il n'a pas pu...

Ah! que je plains sa flâme!

Dieux! quel plaisir!

Je puis mourir,

Et lui céder ma femme.

MÉDARD.

Mais, au lieu de parler tout seul

Air : *Vous m'entendez bien.*

Mon ami , daignes m'assommer ,

FILS DE GROS-JEAN. 37

Tu ne pourrais plus m'estimer,
Ni me voir sans colère.

T I M I D E.

Eh! bien?

M É D A R D.

Car j'ai voulu te faire...

T I M I D E, *noblement.*

Va, je n'en crois rien.

M É D A R D.

Sais-tu que ton sang-froid m'impatiente.

» Mon bâton, malgré moi, s'agite dans ma main.

Puisque je ne puis rien obtenir de toi... voyons...
il faut nous battre.

T I M I D E.

Nous battre!.. nous!

M É D A R D.

Je veux me battre.

T I M I D E.

Bats-moi plutôt et que cela finisse.

Air : *De la Pierre Fitoise.*

M É D A R D.

Tu ne veux donc pas te battre?

T I M I D E.

Non.

J'aime mieux t'accorder ton pardon.

M É D A R D.

Quoi! serais-tu devenu poltron?

T I M I D E.

Je suis toujours brave garçon.

M É D A R D.

Non.

Une fois, deux fois, me suis-tu?

C liij

MÉDARD.

TIMIDE.

Non.

MÉDARD.

Mais à quoi sert donc

Entre tes mains ce gros bâton ?

TIMIDE.

Médard, mon ami, parlons raison.

Embrasse-moi.

MÉDARD.

Non.

TIMIDE.

Touche-là.

MÉDARD.

Non.

TIMIDE.

Viens.

MÉDARD.

Non, non, non.

Tu ne veux donc pas te battre ?

TIMIDE.

Non.

J'aime mieux t'accorder ton pardon.

MÉDARD.

Timide, tu n'es plus qu'un poltron.

TIMIDE.

Je suis toujours un brave garçon.

MÉDARD.

Non.

Mais je saurai te rendre brave malgré toi... Viens..

Je ne me connais plus... Viens.. viens.

TIMIDE.

Médard !

MÉDARD.

Ce n'est plus moi... Viens, te dis-je, et puisque le vin est tiré...

TIMIDE.

Il faut le boire, n'est-ce pas?

MÉDARD.

Justement.

TIMIDE.

Mais quand on n'a pas soif?

MÉDARD.

C'est égal... viens... Eh! viens donc.

SCÈNE III.

FANFAN, PAMPHILE.

FANFAN, *seul un instant, et courant après son père.*

PAPA... papa!

Air : Que j'aime mon cher Arlequin

Voyez un peu comme il s'en va,

Ah! qu'il est drôle!

Mais y pense-t-il, mon papa?

Me laisser seul ici comm'ça!

En vérité, c'est drôle.

Mais s'il faut passer la nuit là,

C'est encor ben plus drôle.

(*A Pamphile qui entre.*)

Ah! Pamphile! vous ne savez pas... mon père...
il est parti... il m'abandonne...

PAMPHILE.

Taisez-vous, petit garçon, votre père sait bien ce qu'il fait.

C iv

F A N F A N .

Un méchant vient de l'entraîner dans ce bois.

P A M P H I L E .

Un méchant !

F A N F A N .

Celui-ci fait trembler... allons vite au secours de mon père.

P A M P H I L E .

Au secours... c'est bien dit... mais j'ai peur aussi, moi.

F A N F A N .

Peur ! vous , qui êtes un homme.

P A M P H I L E .

Dame , écoutez donc... H-m ? ... entendez-vous ? ...

*Air : De la Tourrière.*Ils se battent tous les deux,
j'entends de grands coups de gaules ;

D'un bras fier et vigoureux

Ils se frottent les épaules,

Papan , pan , pan.

J'irais séparer les drôles.

Pan , pan , pan , pan.

Mais j'en recevrais autant.

F A N F A N .

Comment ! tout de bon ; vous êtes peureux ? ... Ah ! si j'avais votre âge ! , ...

P A M P H I L E .

Mon âge... mon âge... Chût... paix... je

FILS DE GROS-JEAN. 41

n'entends plus rien . . . c'est fini, sans doute . . .
allons, venez, mon fils, allons vite au secours de
votre père.

FANFAN.

Il sera bien tems . . . mais, dites-moi, Pamphile,
votre peur est donc passée ?

PAMPHILE,

Allons, venez . . . je ne connais rien de si curieux
que ce petit marmot-la. Par où sont-ils sortis ?

FANFAN, montrant le fond de la scene.

Par là.

PAMPHILE, l'emmenant du côté opposé.

En ce cas, venez par ici.

SCÈNE IV.

PAUL, MÉDARD.

MÉDARD, soutenu par Paul.

Où me mènes-tu ? que me veux-tu, mon cher Paul ?

PAUL.

Courage . . . voilà la connaissance qui vous revient.

MÉDARD.

C'est tout au plus . . . il m'avait pris un éblouis-
sement . . . je ne voyais par-tout que sang . . . batailles . . .
ombres . . . la tête n'y était plus . . . et je me suis
trouvé étendu au pied de l'arbre dont tu m'as aidé à
me relever.

M É D A R D ,

P A U L .

Qui vous y avait conduit ? ... Que vous est-il arrivé ?

M É D A R D .

Ne me le demandes pas ... je ne pourrais te le dire :
car , de toute mon aventure :

J'ai bien le sentiment , mais non le souvenir.

P A U L .

Voilà une bien jolie pensée.

M É D A R D .

Je n'en ai jamais d'autres.

P A U L .

Vous êtes bien modeste ; mais enfin , quelqu'un vous
a-t-il attaqué dans ce bois ?

M É D A R D .

Je m'en serais aperçu , peut-être.

P A U L .

Avez-vous fait quelque mauvais coup ?

M É D A R D .

Oh ! ça , je ne dis pas non ... Tiens ; je suis de bon
compte avec toi.

Air : Guillot auprès de Guillemette

Voilà quelle est mon habitude.

Quand , par hasard , je fais du bien ,

Je me fais toujours une étude

D'en parler à propos de rien.

Mais , quand je fais une sottise ,

Et qu'elle peut m'humilier ,

J'ai soin , vois quelle est ma franchise ,

De la taire ou de l'oublier.

P A U L .

C'est assez prudent ... enfin , vous ne savez rien
de plus ? ...

MÉDARD, l'interrompant.

Oh! si fait, je sais que je veux... que je dois mourir... Paul, tu es mon ami?

PAUL.

A la vie et à la mort.

MÉDARD.

Eh! bien, soutiens-moi... l'exemple me gagne et je veux aussi faire un petit article testamentaire : puisque personne ne vient causer avec nous, autant vaut dire cela qu'autre chose.

PAUL.

Un testament : en plein air.

MÉDARD.

Qu'importe...

Air : *Mes bons amis voulez-vous m'enseigner*

En m'en allant,

Je te laisse le plan

D'une bien bonne tragédie ;

Dont, au besoin

Et sans chercher bien loin,

On ferait Drame ou Comédie.

Dans le commencement,

Plus d'un détail charmant

Et d'excellens vers d'Élégie.

La fin pourrait languir un peu ;

Mais, pour le style et pour le jeu,

La pièce serait applaudie.

Tu n'es pas le plus mal partagé.

PAUL.

Comme ça.

MÉDARD.

Nos Tragédies modernes sont excellentes.

MÉDARD.

P A U L.

Mais vous battez la campagne... votre testament... paroles perdues... il faut un écrit et un notaire.

M É D A R D.

Un rien t'embarrasse.

P A U L.

Vous avez beau dire, tout cela...

M É D A R D.

Songes donc que je suis à l'agonie... Ah! j'oubliais... Il me reste encore à te recommander une chose essentielle... tu me feras faire un tombeau... ici.

P A U L.

Fort bien. Après.

M É D A R D.

Je veux une épitaphe... Avec une épitaphe, on ne meurt pas tout-à-fait.

P. A U L.

J'entends, un reste de vanité...

M É D A R D.

Qui n'en a pas? Voici comme je la veux.

Air : *Des Pendus.*

Ci git Médard, fils de Gros-jean,
Garçon doux, honnête, obligeant,
Qui d'un ami souffla la femme;
Et, pour mieux s'assurer la dame,
S'en vint secrettement ici
Assommer le pauvre mari.

P A U L.

Comment! c'est vous qui avez mis Timide...

M É D A R D.

Dans l'état où il est?

FILS DE GROS-JEAN. 45

PAUL.

Cette bosse à la tête...

MÉDARD.

Est de ma façon.

PAUL.

Comme vous y allez.

MÉDARD.

Je ne voulais pas te le dire.

PAUL.

Est-ce que vous vous défiez de moi ?

MÉDARD.

Les confidens de comédie sont un peu bavards.

PAUL.

Mais, moi !... ;

MÉDARD.

Comme les autres. Au surplus, je vais dire à tout le monde que ce n'est qu'un rêve.

PAUL.

Timide ne vous démentira pas.

MÉDARD.

Tu crois ?

PAUL.

J'en suis sûr. Il n'accuse que lui de son accident.

MÉDARD.

Brave garçon.

PAUL.

Et comme il espère de n'en pas revenir, il veut toujours que vous lui succédiez auprès de Maliva.

MÉDARD.

Il peut y compter... Ah ! quel ami !... et moi qui ai voulu... Allons, j'ai été trop loin... un si bon homme...

SCÈNE V.

MÉDARD, MALIVA, PAUL.

MALIVA, au fond du théâtre.

MON époux ... mon fils... Médard, Pamphile...
Paul... tout le monde? je succombe... je meurs.

P A U L.

Voici l'autre ... mais c'est donc une rage ... prendre
tous ce cimetière pour leur champ de bataille.

M A L I V A , av ançant.

« Le sort en est jetté, ... loin de moi toute crainte, , .

« Quelle est cette frayeur dont mon ame est atteinte?

« Mais, à qui m'adresser? à qui parler! hélas!

M É D A R D.

« Morbleu!

P A U L.

Qu'avez-vous donc?

M É D A R D.

Quoi! tu ne l'entends pas?

M A L I V A.

Air : *Coeurs sensibles*, etc.

N'avez-vous pas vu Timide?

N'avez-vous pas vu Médard?

Triste époux, amant perfide,

Vous verrai-je quelque part?

Au hasard l'amour me guide,

Répondez à mes transports :

N'êtes-vous pas chez les morts?

M É D A R D.

« A devenir coupable on voudrait me contraindre,

FILS DE GROS-JEAN.

47

» Mais je fuirai si loin, qu'on ne pourra m'atteindre.

» Je veux être innocent,

P A U L.

Vous l'êtes en effet.

» Chacun vous trouve ici trop doux.

M É D A R D.

Mais c'est un fait.

» Je vais me corriger et je veux que toi-même

» Tu sois émerveillé de ma fureur extrême.

» Laisse-moi... , laisse-moi...

P A U L.

Qui?

M É D A R D.

C'est un peu trop fort.

P A U L.

» Mais, à qui parlez-vous? qui voyez-vous?..

M É D A R D.

Encor!

» Il me suivra toujours. A mes pas il s'attache.

P A U L.

» Mais, qui vous suit enfin?

M É D A R D.

Crois-tu que je le sache?

» Un rêve...

M A L I V A.

Vous rêvez,

M É D A R D.

Très-souvent; même ici...

M A L I V A.

» Quel rapport!

M É D A R D.

Comment donc?

M A L I V A.

C'est que je rêve aussi.

M É D A R D.

M É D A R D.

« Vous rêvez.

M A L I V A.

Nous rêvons.

P A U L.

Ils rêvent.

M É D A R D.

Quoi! barbare!

« N'a-tu pas de pitié du transport qui m'égare!

P A U L.

« Pitié! j'en ai de reste.

M A L I V A.

Un moment, mes amis,

« Mon rêve, vous savez que je vous l'ai promis ».

Air : J'ai rêvé toute la nuit

J'ai rêvé toute la nuit

Que j'entendais un grand bruit.

M É D A R D.

Moi, j'ai rêvé comme vous

Que dans mon courroux

M A L I V A.

Un moment.

M É D A R D.

Tout doux.

M A L I V A.

Mais, Monsieur, entendons-nous :

Moi, j'ai vu donner les coups.

M É D A R D.

Moi, je les ai donnés . . . c'est encore plus certain.

M A L I V A.

Quoiqu'il en soit . . .

M É D A R D.

Parbleu . . .

M A L I V A.

FILS DE GROS-JEAN.

MALIVA.

Vous vous tairez.

MÉDARD.

Enfin...

MALIVA.

Laissez-moi dire mon rêve.

MÉDARD.

Laissez-moi dire le mien

PAUL.

Dites-les ensemble, cela sera plutôt fait.

D U O.

MALIVA.

MÉDARD.

Air : *Vive le vin*

Air : *Tous les hommes sans
bons*

On frappait un homme semblant,
Qui de frapper faisait semblant ;
Moi, Je criais : arrête, arrête ;
Le frappeur était mal-honnête,
Le frappé s'en plaignait tout bas ;
Tout-à-coup j'entends crier hélas !
Le brutal ma fendu la tête.

A quatre pas d'ici,
Je me suis endormi ;
Le rage m'a saisi,
Puis, à bras raccourci,
Je frottais d'un aïni
Les épaules.
(Riant.)

Un affreux désespoir égare mon
esprit,

On fait des rêves souvent,

Je meurs, je me reveille, et j'étais
dans mon lit.

Mais on en fait rarement
De plus drôles.

PAUL.

Quel sabat! ... Maliva!.. Médard!

MÉDARD.

Qui nous appelle?

PAUL.

Reconnaissez la voix de votre ami fidèle,
Je ne rêve pas, moi; c'est pourquoi revenons
Très-sérieusement, Madame, a nos moutons.

MALIVA.

Quels moutons?

D

M É D A R D.

PAUL,

Je veux dire à votre mariage,
M A L I V A.

De la tendre amitié voilà bien le langage :
Je vous reconnais là, cher Paul, oui, c'est bien vous.

M É D A R D.

Paul... Maliva .. Grand Dieu !... quand nous marions-nous ?

M A L I V A.

Vous avez raison, il faut en finir : tout m'annonce
que Timide est mort, ou peu s'en faut.

Air : On compterait les diamans.

Médard, je vous donne ma main,
Et de peur d'un nouvel orage,
Ne remettons pas à demain
A conclure ce mariage ;
En vous épousant dès ce jour,
Ma conduite sera la preuve,
Que femme prudente en amour
Ne doit pas rester long-tems veuve. (bis).

M É D A R D.

Air : Venez-vous de Chantilly

Quoi ! nous marier ici ?

M A L I V A.

Vraiment, mon cher ami,

Oui.

M É D A R D.

Comment ! dans un cimetière !

P A U L.

Plus la chose est singulière,

Mieux elle vaut, mon ami.

M É D A R D.

Je crains que notre mauvais génie ne vienne encore

FILS DE GRÉS-JEAN. 57

nous servir quelque plat de son métier. Voilà deux fois que Timide en revient ; la troisième, dit le Proverbe...

PAUL.

Il a des fameux coups ... le chirurgien en désespère.

MEDARD.

Il en reviendra.

PAUL.

Ecoutez. C'est Pamphile. Il s'y connaît.

S C È N E V I.

Les Précédens, PAMPHILE, FANEAN.

MALIVA.

A la fin, voilà mon fils ... mon cher Fanfan ... je te revois ... embrasse ta mère.

FANFAN.

Maman, ce n'est pas ma faute, si tu ne me m'as pas revu plutôt.

MALIVA.

Je n'en doute pas ... Fanfan ... mon cher fils ... Embrassez votre père.

FANEAN.

Lui, mon père ! ... Fi donc !

Air : Daignez m'épargner le reste.

Voyez-vous cet œil menaçant

Et cette noire chevelure,

Mon père m'a dit qu'un méchant

Avait cet air, cette tournure.

D ij

MÉDARD.

Ma mère, ne craignez-vous pas
Cette ressemblance fubeste.
Par-tout ces méchans, sur leurs pas,
Trainent la terreur, le trépas.

MALIVA.

Mon fils, on vous entend de reste.

PAMPHILE.

Oni : mais c'est bien différent... monsieur est un
honnête homme, et votre père nous a dit lui-même
que son accident était causé par une chute.

MÉDARD.

Que tenez-vous là ?

PAMPHILE.

Un bâton que Timide cachait avec soin, et dont
je me suis emparé par précaution.

MÉDARD.

Eh ! bien, ce bâton... c'est le mien... c'est moi,
Médard, qui suis le meurtrier... donnez, donnez,
que je me punisse...

PAMPHILE.

C'est trop juste... le voilà.

MALIVA.

Arrêtez.

FANFAN.

Ah ! voilà mon papa... mon bon papa... c'est
toi... tu n'es donc pas mort ?

SCÈNE VII et dernière.

Les Acteurs précédens , TIMIDE , soutenu par deux hommes.

TIMIDE.

JE ne suis pas mort.

MALIVA.

Il n'est pas mort ! ... je me meurs.

MEDARD.

Et moi aussi.

FANFAN.

Maman ... ma petite maman.

(Tableau de la Tragédie.)

TIMIDE.

Fanfan ... laissez donc au public le tems d'admirer ce tableau. ... Allons , mes amis , vous vous êtes assez bien dessinés ; relevez-vous , et venez m'embrassez.

MEDARD.

Moi ... t'embrasser ! après tout ce que j'ai fait !

TIMIDE.

Je ne m'en souviens plus. Est-ce qu'entre amis , on y regarde de si près ! il n'y paraîtra pas demain. Au reste , c'est plus ma faute que la tienne. Si j'étais descendu chez ma femme , tout cela ne serait pas arrivé.

MEDARD.

Non : je suis le plus grand vaurien.

TIMIDE.

C'est vrai : mais tu t'en repens , et cela répare tout.

MEDARD.

Je m'en repens.

Cher Timide, si tu étais mort, je t'aurais suivi ; c'est sûr.

T I M I D E.

La pauvre petite ! comme elle m'aime ! va, mignone, je veux vivre, au moins quelque tems, pour reconnaître tant d'amour.

M É D A R D.

Oui, laissons à la Tragédie la mort, le désespoir, les cris ; de beaux vers, le talent des acteurs font passer tout cela ; mais chez nous...

T I M I D E.

Suffit... Médard, je ne puis encore te céder ma femme ; mais cela viendra : c'est pourquoi je ne veux rien changer à mon testament.

Air : De la soirée orageuse.

Je vis encor et t'est heureux,
 Je croyais bien cesser de vivre ;
 Et, dans ce cas, à tous les deux
 Je vous défendais de me suivre.
 Je t'ai nommé mon héritier,
 Mais, tant que j'aurai l'existence,
 Ne t'avise pas d'oublier
 Que tu n'as que la survivance.

M A L I V A.

Voilà ce qui t'appelle un bon mari

V A U D E V I L E.

Air : Cet arbre apporté de Province

M É D A R D.

Sans que mon amour s'en offense,
 Vis long-tems avec ta moitié,

L'excès cruel de ma souffrance
S'adoucira par l'amitié.

J'ai voulu te souffler ta femme ,
Tu me permets de l'espérer ,
Et , de cette bizarre flâme ,
J'aime mieux rire que pleurer.

F A N F A N.

Jadis on avait la coutume
De dire où le fait se passait ;
Jadis encor par le costume
Le Public nous reconnaissait.
De tout nous pourrions vous instruire ,
Nous vous le laissons ignorer ;
Sur cela tout ce qu'on peut dire ,
Ne fait ni rire , ni pleurer.

T I M I D E.

Lorsqu'un auteur , d'un talent rare ,
Trouve un sujet original ,
Plus le motif en est bizarre ,
Plus il le trouve théâtral.
Pour en déguiser la faiblesse ,
De beaux vers il sait le parer ,
Et l'on trouve alors dans la pièce
De quoi rire et de quoi pleurer.

P A U L.

Ah ! mon Dieu ! que l'on a de peine
Pour satisfaire tous les goûts !
L'un veut la gaité sur la scène ,
L'autre des fers et des verroux.
Pour obtenir tous les suffrages ,
Il faut , j'ose ici l'assurer ,
Que l'on trouve dans vos ouvrages
De quoi rire et de quoi pleurer.

P A M P H I L E.

Quand le brigandage conspire
 Contre les loix, la probité,
 Au premier pas son vain délire
 Se flatte de l'impunité.
 S'il voit ses projets se détruire,
 Alors nous pouvons respirer;
 Et celui-la nous prête à rire,
 Qui comptait nous faire pleurer.

M A L I V A , au public.

De la pièce que l'on critique,
 Comme vous, nous aimons l'auteur;
 Nous sentons l'ivresse publique,
 Qu'a toujours inspiré l'acteur.
 Gaité franche n'est point satire;
 Et nous n'avons à désirer
 Que de pouvoir vous faire rire,
 Autant qu'ils vous ont fait pleurer.

F I N.

De l'Imprimerie de GUILHEMAT, rue
 Serpente, N°. 23.